

PHILIPPE PINEL

# LE FIL D'ARIANNE



*A Michèle*

*Tes mots résonnent  
Comme le claquement sec de tes baisers sur ma peau.*



## 0. LES INFOS

Les infos ont informé. Une éruption solaire sans précédent allait impacter la Terre. Problèmes électriques, communications, aurores boréales. Cela s'est déjà produit, août 1989, avril 2001, novembre 2003 et l'énorme gigantesque de 1859. Mais coupe du monde de football oblige, les scientifiques télévisuels avaient fait montre de prouesses pédagogiques, pour nous démontrer l'innocuité du phénomène. Tous les abrutis du ballon rond se branlaient la nouille à mater des millionnaires courir en short sur un pré artificiel. C'était amusant, pitoyable et exotique.

Les experts patentés de toutes les chaînes TV, Radio et NET, se déchiraient les tripes à nous expliquer la nature de ces fameuses éruptions. Mais entre le football et la misère du monde, j'avais depuis longtemps fini par me mettre un peu hors ligne. J'aurais peut-être dû mieux écouter, mais pas sûr.

Les tempêtes solaires sont classées, petites, grandes, moyennes, énormes, A, B, C, M et X. Une X2 est deux fois plus balaise qu'une X1, et quatre fois pire plus qu'une M5. Celle de 2003 était une X28, celle de 1859 devait être une X 50. Ce qui nous est tombé sur la gueule devait être genre à peu près Z2000000. Après coup ça m'a fait penser à l'épidémie de 2020. Tout allait bien. Tous les bien coiffés, bien dentés, de radio Propaganda, BFM, France TV, France Info et autres, se sont accordés pour ne pas nous dire, pour ignorer que l'éruption solaire annoncée était la première d'une série de trois. Trente millions de crétins télévisuels ont déferlé dans les rues de Paris, de France et de Navarre en hurlant : On est en

finale ! On est en finale ! On est en finale !

La finale n'a pas eu lieu. Ou peut-être que si, mais personne ne le saura jamais.

## 1. LA MAISON D'ARIANNE

400 CV hydrogénés qui ronronnent en silence sous le capot du Volvo. Je ne conduis pas. Sur le chemin de la Goutte Claire je gouverne mon 4X4 comme d'autres, leur monocoque sur l'océan. La Hi-Fi diffuse la « Water Music » de Haendel. À fond. Ça me va bien pour rouler, que ce soit dans la caillasse ou sur l'autoroute. Je retourne dans ma « soucoupe volante ». C'est mon chez-moi.

Élève à l'ENSA de Strasbourg j'avais inventé cette structure par défi envers les profs, engoncés dans leurs standards entre le Bahaüs, Le Corbusier, Nouvel et les maisons à colombages. Après deux années de licence laborieuses et ennuyeuses, j'ai rejoint l'ENSAIS, où j'ai vraiment acquis mon métier d'architecte. Imaginer ET concevoir.

Ma soucoupe est composée de trois cylindres superposés. Le plus bas, totalement enfoui, regroupe sur deux cents mètres carrés, ce que j'appelle les servitudes techniques et accessoires. Garage, voiture, moto, microstation d'épuration des eaux usées, stockage isotherme des denrées alimentaires, batteries des panneaux solaires, pompes... C'est le seul niveau complètement invisible et de fait aveugle de la maison.

Le cylindre supérieur est destiné à ma vie créatrice. Dominé par une cuve enterrée d'une centaine de mètres cubes d'eau pluviale, il a un quart de la surface du local technique. C'est aménagé pour mon travail à domicile. Deux postes informatiques, une imprimante A1, une table à dessin héritée d'un collègue de l'ancienne école qui se débarrassait de son

matériel en prenant sa retraite. Une petite cuisine, équipée a minima, pour me bricoler des casse-croûtes sur le pouce, un réfrigérateur toujours rempli de bières, de fruits ou de légumes. Au fond, dans la zone la moins lumineuse, j'ai installé un divan Emmaüs sur lequel je m'avachis quand Louise, mon amoureuse, n'est pas là. Une immense table à plans étale ses bois usés et ses taches d'encre sous les baies vitrées inclinées.

Grâce à leur orientation particulière et malgré l'importance de la surface vitrée, l'effet de serre ne se développe que par faible éclairement pendant l'hiver. Par ailleurs j'ai choisi l'option du verre armé, pour me prémunir des orages de grêle. Bon, Louise se moque de moi, elle prétend que la grêle n'est qu'un alibi. La maison est équipée de volets roulants électriques à lames d'acier. De l'extérieur, quand tout est fermé, mon home sweet home ressemble vraiment à une soucoupe volante semi-enterrée. Une baie vitrée à glissière donne sur une vaste terrasse dominant la vallée encaissée du fleuve qui serpente en contrebas au rythme asservi du lac artificiel de Villerest.

Entre ces deux volumes, j'ai installé mon domaine privatif sur deux cents mètres carrés circulaires. En dehors des lieux d'aisance et d'ablutions, il n'y a ni portes ni cloisons. L'ensemble de la structure est soutenu par trois poutres cintrées en lamellé-collé de douglas et desservi pour presque moitié par les mêmes baies inclinées qu'à l'étage supérieur. À l'instar de ce dernier, mon « bateau de nuit » comme je l'appelle est arrimé dans la partie la plus sombre du disque. Je fais varier les zones privatives par un agencement de plantes vertes, de pare-



vues de ma création. Paillis, tressages, peintures, toiles, tissages sur supports mobiles.

La cuisine est posée presque au centre de la soucoupe. Un Karloff sur mesure, réalisé par une petite entreprise de Wissembourg en Alsace, nous sert de cuisinière en hiver, piano, four et accessoirement chauffe toute la maison. Il est plus qu'imposant, il est magnifique. De dominante bleu outremer, toute la faïence est dans l'esprit Gaudi. Nous avons un clin d'œil à la Sagrada Familia qui nous chauffe le cul et le cœur. Lorsque les conditions climatiques sont clémentes, nous avons un piano classique à induction. L'ensemble des équipements est en arc de cercle, autour d'une grande table ronde fabriquée à partir d'un touret de récupération. Nous y travaillons quand nous n'y mangeons pas. Souvent encombrée d'un fatras de dossiers, ordinateurs et instruments divers de dessins ou de plomberie.

Une paire d'enceintes Fostex G2000 sonorise mon espace vital, platine vinyle laser ELP pour ma collection collector Deutsche Grammophon. L'ampli est une pièce un peu à part. C'est un Prijob. Ampli à lampes de fabrication russe, d'avant la chute du mur. C'est increvable. Et ça te balance un son pur jus, sans interférences, sans bruits de fond. De l'analogique grand-teint. Ça m'a coûté quelques colis de foie gras, de Camembert, de Munster, de Roquefort, de boulettes d'Avesnes, et des caisses de Beaujolais. Fleurie, Morgon, Saint Amour. Ma vendeuse était une routière slovaque qui se faisait des casses-croûtes, pâté, fromage, pinard au volant d'un vieux

MAN du début des années 90, presque un million de kilomètres.

Après la chute de l'empire soviétique, les Occidentaux se sont entichés des produits issus de l'industrie russe. Voitures, machines à laver, appareils photo, hi-fi et autres. Eux, ceux de l'ancien bloc, ont fait la même chose avec toutes nos merdes technologiques de pointe. Elle s'appelait Renée, prénom français. Elle parlait notre langue mieux que je ne parlerai jamais anglais, avec un accent loulant tlop claquant. En dehors de livrer des palettes dans un sens ou dans l'autre elle échangeait les vieux clous soviétiques contre pâté, fromage pinard. Je lui ai donc donné du bon pâté, du bon fromage qui cogne et du pinard gouleyant, en échange d'un Prijob neuf, ou presque et surtout d'un plein carton de lampes de rechange. Parce que sans les lampes, le Prijob, c'est juste une caisse de bakélite. On a baisé dans sa cabine. C'était l'été, sur l'aire de Montélimar. Je lui envoie toujours des colis. Louise bien sûr est furieuse. Aux dernières nouvelles, elle continue à rouler.

Un pote développeur, m'a équipé la totalité de la soucoupe en capteurs de mouvements et en caméras. Un logiciel se sert des informations pour jouer de la musique électronique aléatoire. Mais pas si aléatoire que ça. Si je danse, je peux influencer la rythmique et la tonalité. Quand Louise et moi faisons l'amour, nous jouons la mélodie des corps. Rien n'est enregistré. Ni les déplacements, ni les images, ni le son. C'est difficilement reproductible. J'ai essayé. La spontanéité donne une coloration à la musique aléatoire.

La propriété n'est pas accrochée à la falaise, mais presque. Le fleuve en contrebas décrit des lacets longs et sinueux, creusés au fil des siècles dans la rhyolite rouge. J'ai posé ma soucoupe dans une lande d'un hectare, qui surplombe les entrelacs du cours d'eau domestiqué par un immense barrage-poids.

Le bout du domaine, c'est le bout du monde. Il n'y a rien. Un pas de plus, et tu regrettes de ne pas avoir appris à voler. Trop tard pour te laisser pousser des ailes.

J'ai fait ceinturer la propriété d'une protection grillagée de trois mètres de haut avec des bavolets intérieurs et extérieurs, à cinq rangs de barbelés rasoirs. Personne, animal ou humain n'entre ni ne sort sans y être invité, et ce par le sas du portail. Mes amis et amies, proches et moins proches, me disent que j'ai fait dans l'excès, que je suis un peu parano. D'une part, quiconque bénéficie de mon hospitalité doit être assuré de ne pas tomber par hasard dans un lac situé trois cents mètres plus bas, au motif de marcher le nez en l'air à regarder la lune, les étoiles ou le vol des étourneaux. Par ailleurs, je suis une femme, d'une presque quarantaine rugissante, belle, rousse, homosexuelle, abonnée aux rayons grandes tailles et aisée. Je réunis, je stigmatise, une part importante de la fantasmagorie haineuse du quidam moyen masculin ou féminin, supporter de l'OM ou de TF1. Je veille donc à ce que l'accueil sur ma propriété soit de mon fait et non d'une erreur d'appréciation sur les capacités de conviction d'un oligophrène.

Je franchis le sas du portail avant d'entamer la descente en arc de cercle qui nous conduit le Volvo et moi, jusqu'au garage. La porte n'en est pas une. C'est un diaphragme. On peut facilement forcer une ouverture verticale à basculement. Un opercule à volets concentriques est presque inviolable, surtout si l'intrus pense que c'est une porte classique. Le temps qu'il comprenne qu'il a commis l'erreur de sa vie, mon installation anti-intrusion l'alimentera en séquences d'infrasons pour le maintenir sur place entre douleur intense, vomissements et migraines.

## 2. LE VOISIN

Ce faisant, je rentre dans mon petit « bunker », après une journée fatigante. Les clients sont rois, mais parfois rois des cons. Là, je tiens un champion du monde. Une sorte de parvenu. Non. Pas une sorte de parvenu. Un parvenu, un vrai. Un type qui n'était rien d'autre qu'un modeste commercial de terrain. Assurance vie. Le prédateur parfait de la future potentielle veuve, à la fois pour lui piquer son fric, mais aussi son cul. Le prédateur.

Connu sur la place pour être un queutard addict au sexe. De compromissions en plumards il a fini par accrocher les hautes strates de la hiérarchie des charognards. Élu local à la tête de la ville voisine, il est l'archétype du gars aisé à force de pillages de l'économie et de la crédulité populaire. Son basculement vers la prospérité, il l'a vécu dans les années 20 avec la manne financière du « quoi qu'il en coûte ». Là, il s'est gavé. Mais gavé, gavé. Si je le sais, c'est qu'il me l'a dit. C'est à ça qu'on les reconnaît. Il a acheté un terrain mitoyen à ma propriété. Nos premiers échanges ont été un peu houleux.

Ça a commencé par un petit mot manuscrit dans ma boîte à lettres. Sur un ton courtois et néanmoins assez péremptoire, il attirait mon attention sur le fait que sur une centaine de mètres les bavolets de ma clôture surplombaient sa propriété d'une trentaine de centimètres. Il me demandait donc de faire le nécessaire dans les meilleurs délais afin que cesse cet empiétement regrettable, tout cela pour cultiver les relations de bon voisinage. La parcelle dont il venait de faire l'acquisition était à quelque chose près, équivalente à la mienne en terme de surface. Ce détail ne lui portait en rien préjudice.

C'était juste pour asseoir une dominance à mon égard. Bien sûr, il était dans son droit le plus strict, j'ai fait redresser les bavolets sur le linéaire qui lui posait un problème. Dans les jours qui ont suivi la fin des travaux, j'ai retrouvé un petit mot du même acabit, qui m'interpellait sur la nouvelle hauteur de mon installation, qui de fait, dépassait les trois mètres légaux en limite de propriété.

J'ai obtempéré. Il était toujours dans son droit. J'ai fait déplacer la clôture de un mètre, en reconfigurant les bavolets comme à l'origine. Dans la foulée, il m'a mise en demeure de justifier de mon droit de passage pour accéder à mon tènement. Je n'ai pas donné suite. Il est passé aux courriers recommandés, d'abord fermes et courtois, puis menaçant de me facturer les frais notariés de ses investigations pour connaître ma position. Je n'ai pas répondu. Je n'en ai plus entendu parler jusqu'au jour où mon secrétariat a reçu une demande d'étude pour une villa tout à fait dans le profil du parvenu. Son projet, élaboré avec soin et amour sur AtomCad version gratuite, était d'un classicisme forcené. Avec une ambition de prestige et de tape à l'œil. Genre maison de « maître » de plain-pied avec terrasse à colonnade, piscine, sauna, jacuzzi, dressings, salon et séjours immenses, une cuisine digne d'un chef étoilé. Une dizaine de chambres avec salle de bain. Bien sûr orientée plein sud, avec des baies vitrées sur toute la façade. Un four.

Le type s'était pété un délire névrotique sur son ordinateur. Tout était aménagé. Les lits, les chaises, le congélateur, avec des annotations, des marques de fabricants. Il n'avait pas besoin d'une architecte pour gérer son projet. Il lui

suffisait de consulter un constructeur avec ses dessins en couleur. Le mec se serait occupé de tout. Étude, devis, permis. Pour beaucoup moins chers. Quand j'ai vu le nom sur le courrier, j'ai tout de suite compris. Il ne sait pas qui je suis. Il pense que sa voisine est une femme seule, peut-être vieille. Sûrement moche et mal baisée. Dans son imaginaire, une femme ne pouvant pas diriger un cabinet lyonnais, sa voisine de Villerest, ne peut pas avoir quoi que ce soit à voir avec moi. D'ailleurs, son courrier de sollicitation commençait par un « Monsieur, ». Cet imbécile voulait une maison Bouygues signée par un architecte renommé. Qu'à cela ne tienne. La bêtise a un prix. C'est une phrase qu'il serine à longueur de monologue quand il vous explique comment il a plumé les petits épargnants, les veuves et les orphelins.

Mon bureau d'études m'a sorti un devis que j'ai multiplié par trois. Bien sûr, il n'a pas accepté. Il a négocié. Je lui ai envoyé une amie médecin-urgentiste en guise de chargée d'affaires. Magali. Elle est un peu dans mon gabarit. Plus proche du XXL que du L. Une forme de beauté surannée début de siècle, cheveux noirs mi-longs ondulants. Un sourire en forme de rictus, des yeux pers, la voix claire et un rire de déménageuse qui semble instoppable quand il démarre. C'était pour le fun. Elle avait besoin de se détendre, de faire un truc un peu « hype ». Son chéri du moment venait de la plaquer comme une merde. Elle avait envie de s'éclater la rate à exploser un connard à coup de batte de baseball. C'est interdit, alors je lui ai fourni un palliatif. Elle n'a rien lâché. Enfin, pas grand-chose. Gratuité du dossier de permis de construire. Par

contre paiement à l'avancement des travaux et 30 % d'acompte à la commande.

Ce jour-là, on s'est fait une fête du tonnerre. Toutes les copines et collègues disponibles ont appliqué avec tout ce qu'il faut pour le bonheur des dames. Bouffe, alcool, beuh et surtout l'envie d'être ensemble à faire les imbéciles sur ma musique aléatoire qui gave tout le monde, mais comme on a fini saoules ce n'était pas grave. J'ai fait ruisseler. Mes artisans attirés ont participé au festin offert par mon nouveau voisin. Alrick Pernel. Le roi du monde. Aujourd'hui il m'a pris la tête, afin d'obtenir un délai de paiement pour le solde à réception. La comptable nous prépare un avenant. Étalement du reliquat sur six mois, avec bien sûr application d'intérêts moratoires. La bêtise a un prix. Eh oui mon bon monsieur.



### 3. LOUISE

Le diaphragme s'est refermé et verrouillé derrière moi. La camionnette de Louise est déjà là. Il est tard, c'est vrai. Elle est plombière-chauffagiste. On s'est rencontrée au salon du bâtiment à Paris. Ça en a fait éclater de rire plus d'une. En plein mois de novembre, sous une pluie battante, tu te retrouves à blablater dans ta blablacar avec une bombe atomique sur la banquette arrière et un étudiant en sociologie sur le siège passager. Le gamin était cool, mais il n'a pas cherché à savoir si la « passagère » ne préférerait pas être devant. Normal. Un mec c'est devant. Et puis ça parle. J'ai donc appris qu'il y avait un type qui s'appelait Georg Lukács, pas la Guerre des Étoiles, un autre, qui avait mis en évidence des trucs à propos de Balzac et de la société française de son époque, ou de celle de Balzac, je ne sais plus.

Je n'arrêtais pas de la mater dans le rétroviseur. Regard noir et pétillant, on ne peut plus malicieux. Souriante, vraiment très très souriante. En fait, elle était en train de se bidonner à me voir me fader cette logorrhée pseudo éclairée d'un apprenti futur expert de BFM à propos de tout et n'importe quoi, qui n'aura rien vu ni rien vécu, juste un *doctus cum libro* de plus. Elle se marrait dans le rétro. Petite trentaine. Taille moyenne assortie d'un léger embonpoint. Cheveux courts bouclés noirs. Nez droit, presque dans l'alignement du front, et à peine busqué à l'apex. Sa bouche doit être le cauchemar des marchands de rouge à lèvres, gloss et autres volumateurs. Sa bouche a été faite pour rire, sourire, m'embrasser, parler,

bouder, râler de plaisir dans un souffle rauque. Nul besoin de fard. Son visage est une constellation de taches de rousseur.

Autoroute de l'Arbre. A77. Nous nous sommes arrêtées sur l'aire du Jardin des Arbres. Recharge express du Volvo, toilettes, rafraîchissement, remise en beauté, café, évaluation prédatrice. Ce n'est pas de l'embonpoint. Moi, j'en ai, de l'embonpoint. Disons que j'aurais sûrement pu servir de modèle à Mucha ou à Klimt, pas à Schiele. Louise c'est de la masse. Du muscle. Elle aurait pu servir à Mickey l'Ange pour son David, mais en plus petit, sans pénis et avec des seins. On a siroté notre kawa, pendant que le futur Durkheim cultivait son cancer et sa ruine.

— Vous êtes archi, de ce que j'ai pu capter de votre interrogatoire par notre ami ?

Elle a une voix cassée. Genre je fais les doublages des films d'horreur.

— Oui. J'ai un cabinet à Lyon.

— Archi ou ingénieuse maçonne du bâtiment ?

Elle m'a scotchée. Interrogation anodine à triple tranchant. Sous-entendu qu'une architecte n'est pas vraiment compétente. C'est pour cela qu'elle me demande si je suis ingénieure du bâtiment. Dans la même question elle me demande si je suis franc-maçonne, et, ou homo. J'ai un temps d'arrêt. Juste quelques secondes pour intégrer la question, ses implications et une esquisse de réponse. Elle ne me laisse aucune chance de reprendre l'initiative et me lâche avec un grand sourire :

— On peut être tout cela à la fois.

Elle me pique mon gobelet en carton, et va le mettre dans une poubelle de tri sélectif. Elle revient vers moi avec un sourire ravageur. Lèvres purpurines et voix rauque.

— Moi je suis plombière-chauffagiste. On va pouvoir parler bâtiment.

Ça m'a pris dans le bas du ventre, c'est remonté dans les seins. J'ai senti que mon cou avait chaud, ma bouche... j'ai détourné le regard, pour dissimuler mon trouble. À qui ? À elle, ou à moi ?

Elle a attrapé Durkheim qui éteignait son troisième mégot.

— Ça ne te dérange pas si je m'installe devant. Il faut qu'on parle boulot avant d'arriver à l'hôtel.

Ça n'a pas été une question. Elle l'a juste viré à l'arrière. En grim pant sur le siège passager, elle avait le même sourire qu'au début du voyage, dans mon rétro. Elle exultait. En fait de prédatrice, je crois bien que je viens de basculer du statut de chasseuse à celui de proie, et j'adore ça. Je démarre. Je crame la priorité à un grumier. Klaxon de paquebot. Montée en puissance du moteur. Clignotant. Voie d'accélération. 110. Régulateur.

— Tu as le Bluetooth sur ce camion ?

Elle me tutoie et me chambre.

— Non, que un lecteur de cassette.

Elle rit et trafique mon « ordinateur de bord ».

— Ça ne te dérange pas que je mette de la musique pendant qu'on parle boulot.

Ce n'est toujours pas une question.

— Gesaffelstein. C'est un très vieux petit frenchie qui avait une belle petite gueule d'amour et qui faisait de la musique bien bien.

— Je connais Gesaffelstein.

— Amsterdam 2014. J'y étais. Février. On a fait du patin à glace sur les canaux gelés. Entre les péniches.

Elle se retourne et se penche vers la banquette arrière.

— Hé ! Gizmo ? Tu nous dis si tu n'aimes pas.

Mais Gizmo n'est pas là. Je l'ai oublié sur l'Aire du Jardin des Arbres. Elle éclate de rire, la main sur la bouche. Ses boucles noires tressautent devant son visage. Nous partons dans un fou rire. Contre coup de la tension érotique. Nos doigts se touchent, se croisent, s'effleurent et s'immobilisent sur le sélecteur. Nous restons soudées comme ça presque une heure et demie.

— Hotel Acadie. Tremblay. C'est à cinq minutes du parc des expos. Tu descends où ?

— Hilton de Roissy. C'est bien ton Acadie ?

— Il y a un resto H24 et j'ai pris une piaule avec baignoire.

— J'annule ma résa et tu rajoutes une passagère sur ton vol. Ça te va ?

Nous sommes rentrées sur Villerest sans avoir visité le salon.

Ce n'est pas que je n'aime pas les hommes, c'est surtout que j'aime les femmes. Je les ai toujours aimées. Nous sommes entrées dans la chambre en nous bousculant mutuellement, encombrées de sacs de voyages et de désirs. J'ai jeté un coup d'œil au lit. Ouvert la salle de bain. Baignoire

d'une dimension raisonnable. Tout m'a semblé parfait. Je n'avais qu'une hâte, celle de l'essayer. Je l'ai dit. Elle m'a agrippée par la taille, à deux mains, m'a collée au mur comme si je ne pesais rien. Elle m'a regardée avec un drôle de sourire. Un petit rictus ironique.

— Moi aussi j'ai hâte de t'essayer.

J'avais le souffle coupé. Elle m'a embrassée. Et là, ça a été le feu. Elle est entrée en moi. Tout son corps s'est fluidifié, liquéfié. Elle est passée sous mes vêtements, seins, cuisses, ventre, sexe, elle m'a envahie. Elle m'a ingurgitée. Je l'ai imprégnée. Elle m'a prise en elle. De fait, moi aussi je l'ai absorbée, et nous n'avions qu'une seule et même pensée, la même surprise, le même désir. Le feu. Ça a été le feu, la fusion totale. L'incendie des sens. La chaleur et l'acceptation de l'autre. L'appréhension d'un autre corps et sa prégnance sur le mien. Ça n'a pas été du plaisir, ou des orgasmes. Ça a été de la possession dans la signification mystique du mot. Nous étions deux à ne faire qu'une. Jusqu'à l'épuisement. Elle m'a « relâchée » dans la nuit, aussi exténuée que moi. Je recommande l'Hotel Acadia pour son Room Service. Amabilité, disponibilité, discrétion. Ils ont eu la bonne idée de nous envoyer que des mecs pour le service. Nous sommes très jalouses toutes les deux.

Son rêve de petite fille a longtemps été de conduire un camion, genre big truck américain, bleu roi, avec une remorque double, des pare-chocs et des pare-buffles. La reine de la route, Marcel crado, mais pas trop, et clope au bec, casquette,

cambouis. Le salaire de la peur sans la peur et avec Røyksopp à fond sur une sono embarquée digne de Priscilla folle du désert. Elle ne m'a jamais parlé de fusil à pompe planqué dans le pare-soleil, mais ce doit être un oubli de sa part. Grâce au ruissellement de mon voisin crétin, elle a fait sa raisonnable avec un Vito Mercedes, moteur à hydrogène, presque tout neuf déniché par son carrossier préféré. Mickaël, alias Miké.

#### 4. ROB ET MIKÉ

Miké, il lui a donné une Méhari en ruine, et lui a refait toute la carrosserie en fibre de verre. Un artiste. Ils se connaissent depuis la maternelle. On dira que ce sont des jumeaux nés de parents différents. Ils ont développé une forme d'amour assez rare. Fidélité et disponibilité totale à l'autre, sans vivre ensemble, sans coucher ensemble, sans jalousie, juste des grosses bagarres quand le besoin s'en fait sentir. Quand elle me l'a présenté, il y avait une telle complicité entre eux, que je n'ai pu y voir qu'un couple. Je lui ai dit direct, que si elle pensait me fourguer un plan à trois c'était mort. Elle a éclaté de rire.

— Coucher avec Miké ? Mais ce serait de l'inceste ! C'est plus que mon frère. Et de toute façon il déteste les brunes mal foutues comme moi.

Sa compagne, Roberta, alias Rob, Italienne d'origine lointaine, est une blonde magnifique, sculpturale, infiniment sympathique, prof de sport dans une école catho de la ville voisine. Son loisir social est d'enseigner le Full-Contact dans une association féminine de self défense. C'est là que Louise a perdu sa tessiture de voix. Un coup de pied mal maîtrisé sur le larynx. Louise, ça l'a motivée à passer un cran au-dessus en pratiquant le krav-maga.

Miké en revanche semble avoir été fabriqué avec des genoux et des coudes. Il est dégingandé. Osseux. Quand il court on dirait une autruche. Il atteint presque les deux mètres. Pommettes saillantes et joues creuses. Il a un sourire de gosse

et les oreilles décollées. S'il ne se rase pas le crâne, ses cheveux sont frisés comme ceux des Noirs. Miké et Rob adorent l'électro swing, et danser dans ma soucoupe volante parce qu'il y a de la place pour ne pas se télescoper avec leurs deux gamins. Des jumeaux de cinq ans, Boris et Stanislas, très dynamiques et potentiellement surdoués, si tous les gens voulaient bien les laisser découvrir par eux-même le fonctionnement de tout ce qui a une télécommande. Ils sont roux poil de carotte.

Deux petits vikings turbulents et adorables, étiquetés hyperactifs par le médecin de famille. Rob et Miké ont refusé de leur administrer un traitement pour les rendre plus « linéaires ». Ils ont soif de connaissances et d'apprentissages. Ça demande des montagnes de disponibilité et d'énergie. Chez eux il n'y a pas de télévision. Des bouquins, des jeux, de la terre glaise, des feutres, du papier, des litres de peintures, des instruments de musique, des percussions. Il y a aussi tous leurs jeux hermétiques dont ils sont les seuls à connaître les règles. Ils ne sont pas pour autant fermés aux autres, à l'école ils absorbent tout et partagent l'apprentissage avec les autres. Leur maîtresse a trouvé le truc pour les canaliser, ils sont presque ses assistants d'animation et de soutien scolaire pour les petits camarades qui peinent à l'acquisition de certaines choses, et du coup, en grande section de maternelle toute la classe joue avec les chiffres et les lettres.

Ils ont inventé un jeu qu'ils appellent le « puzzle des secrets » qui consiste à assembler chiffres et lettres pour former des mots, en remplaçant les uns par les autres. Pour jouer, il



faut bien connaître les éléments et leurs formes. Par exemple « maman » peut s'écrire « m4m4n », « chien » peut s'écrire « ch12n ». Pour eux c'est complètement évident, si tu décides que « a » c'est « 4 », tu peux tout écrire comme ça. Les gamins s'amuse<sup>nt</sup> comme des fous, mémorisent toutes les combinaisons, et sont tout à fait capables de repasser en mode « adulte » pour faire plaisir aux grands.

La petite voiture rustique, la Méhari, fonctionne parfaitement et démarre au quart de tour. On peut se demander pourquoi elle dort chez moi, et pas chez elle. Parce que Louise a perdu la clé de contact. Où ? Chez moi bien entendu. Je pense que la clé en question est bien rangée et qu'elle a peur de se la faire braquer ou abîmer. Elle a un garage chez elle. Plein. Plein comme un œuf. Des trucs qui peuvent servir. Sa camionnette est également pleine. Elle commence à remplir mon sous-sol de chutes de cuivre, de vieilles chaudières, de vannes, de servomoteurs, de choses improbables en plastique, en métal. Des moteurs électriques hors d'usage, des variateurs de fréquences, des tableaux électriques, des automates, des régulateurs. Beaucoup de ballons d'eau chaude aussi.

J'économise les batteries des panneaux solaires, et enquille les escaliers en hélice plutôt que d'appuyer sur le bouton « up » du monte-charge. J'entends la musique se préciser au fur et à mesure de l'ascension. Mendelssohn. Concerto pour violon. Cette « riot » profite de mon absence pour écouter mes vinyles. Parce que ce n'est rien d'autre que ça. Une révoltée à fleur de peau. Elle a fait partie des Femens à la fin des années 20. Elle a pété la gueule à un flic qui voulait

l'empêcher de montrer ses nibards à un premier sinistre. Bon le gendarme était déguisé en gladiateur, armé jusqu'aux dents, elle était torse nu, sans casque, sans lunettes, sans masque à gaz, juste une gamine à moitié à poil devant une dizaine de caméras. Le lapin crétin a levé sa matraque, et patatrac l'abat sur la chose fragile. Technique de combat, le lapin n'a plus de matraque. La chose fragile a la matraque. Légitime défense devant les juges. Elle a tapé aux points faibles de l'armure du gladiateur, gorge, coudes, partie supérieure de la cuisse, mollet. Le mec s'est écroulé comme une bouse. Elle a lâché sa matraque et appelé du secours, le lapin crétin faisait une crise d'angoisse, manque d'air, peur de mourir, peur d'une gosse torse nu. C'est le pire cauchemar d'un état totalitaire. Son bras armé, flanche. Il y a une adolescente palestinienne, qui s'est pris six mois de prison en 2018 pour avoir giflé un tueur israélien de Tsahal. Insupportable humiliation.

Les copains du lapin crétin n'ont pas appelé les secours ils ont chopé la gamine par les cheveux, grands coups de pieds, de matraques, dans les jambes, les côtes, les seins... devant une dizaine de caméras. Un mois d'hosto, mais attaquée en justice pour voie de fait sur un agent de la force publique. Merci, la presse voyeuriste. Son agression, sa défense et son arrestation ultra violente ont tourné en boucle pendant des jours, sur BFM, France Info, LCI, CNN, CBNEWS... relaxe. Elle a refusé de se retourner contre l'Etat. Elle a déclaré à la presse : « ... je viens juste d'essayer de faire respecter mes droits en me trimballant seins nus devant un intégriste, fanatique de la finance, de la corrida, un djihadiste du CAC40, et j'ai failli me faire tuer. Je n'ai pas envie de me faire tuer pour de bon par les sbires du

nazillon à la solde de Tel-Aviv et du Dow Jones ».

Je l'aime. Passionnément. Mais quand je la vois soulever la tête de lecture de ma platine, que j'entends Mendelssohn craquer sur un ou deux sillons, mes enceintes pleurer de déchirements grésillants je la crucifierais bien sur la poutre centrale.

— Louise, pitié. J'ai eu une journée de merde avec notre voisin psychopathe.

— Merci, oui ça va, ma journée a été bonne.

— Excuse-moi. Ce crétin est une mine d'or et de bêtise. Viens faire un câlin.

Elle me chope par le col de mon sweat et me colle un baiser claquant, les yeux dans les yeux. Elle me montre un « truc » en vrac au milieu du salon.

— Tu as vu ?

— C'est quoi ?

— Une maquette d'éolienne verticale.

— Ça sert à quoi ?

— À faire du vent.

— T'es chiante.

— Non. Sérieusement. C'est un truc espagnol. Ça marche par convection thermique. L'air chaud monte. Même si tu n'as pas de vent ça fonctionne. Surtout si tu n'as pas de vent. Mon idée c'est de l'utiliser comme un puits canadien. Tu comprends, tu enterres ce truc à dix mètres de profondeur. L'hiver, le sous-sol est presque à température constante, genre dans les 10 °C. En surface il fait froid. La turbine tourne et produit de l'électricité. En été, tu fais communiquer le fond du puits avec l'air ambiant, ça crée un courant ascendant, la turbine tourne.

— Et tu développes ça dans le salon ? Tu sais qu’au sous-sol tu as un atelier à ta disposition ?

Louise empoigne sa tignasse noire et bouclée, qui s’est notablement allongée depuis notre « association », élastique et toc. Sourire et regard sombre. Elle va me sortir une excuse à la noix.

— Je développe que dalle. C’est un truc à Miké. Il a récupéré ça sur internet. Les plans sont en open source. Il a tout fabriqué chez lui. Il faut juste faire un essai avec la maquette avant de passer à la taille réelle.

— Dans le salon ?

— Dans le puits.

— Quel puits ?

— Celui que tu as fait creuser, il y a deux ans. Celui où il n’y a pas d’eau.

— Ça va pas non ? C’est pas un puits c’est un gouffre. Ça descend à plus de quinze mètres.

— C’est parfait. La température est encore plus stable.

Je sais que c’est foutu. Elle va le mettre son truc au fond du puits. On peut discuter toute la nuit, mais je sais que c’est foutu. Et puis en fait, je m’en moque. Elle peut faire ce qu’elle veut, je sais que ce sera extraordinaire. Ça ne marchera sûrement pas. C’est souvent que ça ne marche pas. Trop pressée, pas assez de recul. Pas du tout de calculs ou presque.

— Je me suis arrêtée au Lidl acheter des bières. J’ai pris une cagette Emmaüs à 1 €. Il y a deux kilos d’asperges, des fraises, de la roquette, des tomates. Je te propose asperges vinaigrette, velouté d’asperges, une salade de roquette et des fraises.

— Tu n'en as pas marre d'engraisser ces esclavagistes ? Ils maltraitent leurs employés. Ils maltraitent les producteurs et en plus, pour contourner le boycott européen, ils vendent des produits israéliens en essayant de les faire passer pour espagnols ou marocains.

— Ton iPhone et ton Mac sont fabriqués par... ? Des esclaves chinois. Pareil pour tes fringues, et tes chaussures, fabriquées par des gosses de cinq ans pour deux euros par mois. Je vais me doucher. Je te ferai signe quand le repas sera prêt.

## 5. AVANT LA TEMPÊTE

Au début, ça a été franchement marrant. Les infos informaient. Mais c'était en pleine coupe du monde de football. La moitié du pays lobotomisée. Louise bricolait son éolienne avec Miké l'ange au fond du puits sans eau. Contre toutes attentes, ça fonctionnait.

Händel, la chaîne diffusait le Dixit Dominus. Natalie Dessay. Le nez dans ma peinture, à peaufiner les détails d'une poupée déstructurée, je ne voyais plus le paysage imprenable sur le lac de Villerest. La musique impulsait les coups de pinceau sur la toile. Nous avons eu droit à des aurores boréales d'une intensité inédite. À deux heures du matin, il faisait assez clair pour qu'on y voie presque comme en plein jour.

Roberta travaillait une nouvelle chorégraphie, enchaînant les mouvements et les gestes qui tuent avec une précision approximative qui rendait son art aussi imprévisible que mortel. J'aimais vraiment bien la voir se désarticuler. Un corps et une musculature conjugués au plus-que-parfait complètement en vrac. On aurait dit une algue dans le flux et reflux aléatoire des vagues. C'est elle qui créait sa propre musique, casque rivé sur les oreilles. Je ne sais pas si elle entendait le Dixit. Peu probable. Je peignais en phase avec la voix magnifique de Nathalie Dessay, une femme splendide improvisant sa mélodie personnelle en bougeant sur une chorégraphie de combat.

— Ça va c'est pas trop dur de mater Rob ? Tu veux que je t'aide ?

C'est Louise qui remonte à la surface avec son ange. Ils sont trempés tous les deux.

— Vous auriez peut-être pu vous doucher avant de remonter. Vous êtes trempés de sueur.

— On s'est douché en bas. Avant de remonter. C'est de l'eau. Pas de la sueur. Elle est belle hein ?

Elle me montre Rob, qui termine un mouvement avec un grand sourire et les bras mélangés aux jambes, comme si elle se nouait le corps en boule.

— C'est à cause du foot sûrement. On va tous finir par ressembler à des ballons.

Louise éclate de rire.

— Tu n'as pas entendu les infos ? Enfin ce qu'il en reste. C'est la panique totale. Il y a une éruption solaire. La retransmission du match est quasi impossible sur l'hémisphère nord. Tous les champs électromagnétiques sont perturbés. Tes aurores boréales dans la Loire, c'est à cause de ça.

J'éclate de rire.

— Oh putain !! Un milliard d'abrutis privés de leur dose. Ça va chauffer dans les chaumières. Tu sais que quand une équipe perd un match les violences conjugales augmentent de 30 % dans le pays ? Là, c'est la planète femme qui va morfler.

— Tu déconnes, me lance Louise dubitative.

Rob se pointe en body moulant, muscles roulants sous sa peau claire, tout sourire. Elle se tamponne le cou avec une serviette éponge blanche et moelleuse. Avec Louise on se regarde, genre : toi non plus tu ne la vois pas ?

— Je confirme. Actuellement j'ai une augmentation phénoménale d'inscription à mes cours d'autodéfense. La coupe du monde de foot, c'est la misère conjugale. En gros pour la plupart, c'est des pauvres qui applaudissent des pieds et des mains en voyant des millionnaires courir derrière une balle. Ils ont acheté des super-grands écrans à crédit en vue de l'orgasme planétaire. Mais quand leur équipe perd, tchao l'orgasme. Et quand un mec débande, c'est toujours à cause de l'autre. Donc l'autre ramasse. Dans le meilleur des cas, ça te donne une sorte d'état dépressif, dans le pire, ça bastonne dans les cambuses. Le pire, ça a été en 2002. Entre le 31 mai et le 6 juin les violences conjugales, meurtres et viols ont plus que triplé. Les viols tout court aussi d'ailleurs.

— Tu déconnes.

— Non. C'était dans mes cours quand j'ai fait ma formation. La coupe du monde de foot est un truc que tu peux mettre en parfaite corrélation statistique avec les violences conjugales et les violences sexuelles. Et sur ce coup, il y a nivellement des classes sociales. Les gens friqués et éduqués sont aussi cons que les pas friqués analphabètes. C'est génétique, c'est pas social ni culturel. C'est génétique.

— Ça va ? Je peux rester avec ma testostérone ou je dois sortir ?

Miké n'apprécie pas trop ces jugements à l'emporte-pièce.

— La bêtise transcende tout, les classes sociales, les genres, les cultures, l'éducation. Le foot et la TV sont des sortes de catalyseurs. Ils mettent en exergue le côté obscur des individus.

Louise lui bourre les côtes gentiment. Miké la repousse avec



des grands gestes imprécis et maladroits.

— Va nous faire à manger, au lieu de m’embêter.

— Dans tes rêves je te fais à manger. Macho de merde.

— Connasse.

— Moi aussi je t’aime. Mais j’ose pas te le dire, Arianne est jalouse et ta chérie va me péter la gueule.

J’attrape Louise par la taille, et la fixe dans les yeux.

— On commande des pizzas et on mate le foot, ça te dit ?

Tout le monde a éclaté de rire.

## 6. LA PANNE

On s'est fait un petit pot-au-feu de légumes de saison. Une ratatouille. Tomates diverses et bizarres, poivrons, courgettes et aubergines. L'été, j'appelle la ratatouille, notre pot-au-feu de saison. 100 % bio maison. Le jardin c'est un de mes dadas. Ça me détend, c'est beau et c'est bon. Mon truc c'est surtout de planter des choses qui me font envie et de laisser pousser. Je ne désherbe rien ou pas grand-chose. Je me dis que si dans mon potager il n'y a que mes légumes, c'est normal que les limaces les bouffent, il n'y a que ça. Par contre, si je laisse se développer tout ce qui veut bien se présenter, les hordes voraces de pulmonés ne dévorent pas mes semis. Enfin pas trop. C'est mon anti limaces. Je les nourris. Ça marche pas mal, et du coup, on mange beaucoup de choses que nous ne plantons ou ne semons pas. La lampsane, il en vient partout, tout le temps. Au printemps c'est un vrai gazon. Arroche et tétragone pareil, ça s'accommode comme les épinards. La tétragone, les tiges ressemblent un peu aux asperges, enfin au goût des asperges. On taille et ça repousse tout seul jusqu'à la fin de l'été. La lampsane en plus de se manger est un cicatrisant pour les petites écorchures ou petites coupures. Louise s'en frictionne aussi les seins quand elle a ses règles. Ça la soulage un peu des douleurs récurrentes.

Le jour n'est pas près de se coucher. On a de la lumière jusqu'à deux heures du matin et à trois heures c'est reparti. La ratatouille est délicieuse. Stan et Bo se chamaillent pour le pot de piments. Louise interpelle les parents.

— Vous les laissez manger du piment comme ça ?

— Je ne sais pas — Miké interroge Rob du regard — ils ont l'air de bien aimer ça. Pourquoi, tu penses que c'est pas bon pour eux ?

— Non je ne pense rien — Louise lève les mains, secoue la tête — c'est juste que ça me surprend de voir des gamins de cet âge dévorer des piments. C'est peut-être des piments doux. Passe-m'en un.

Elle s'adresse à Boris.

— Boris, tu veux bien me donner un piment ?

— C'est des bébés poivrons.

— Je peux goûter un bébé poivron ?

— Tu en as des grands dans la ratatouille d'Arianne.

— Oui, mais je voudrais seulement goûter pour voir si j'aime bien.

Boris fait le tour de la table avec son pot et lui en tend un.

— Tiens, mais c'est juste pour goûter.

Louise le prend, croque à pleines dents dedans, et le mâchouille. Elle ouvre la bouche, souffle, s'engouffre un morceau de pain et une fourchette de légumes. Les larmes lui coulent le long des joues. Bo l'observe attentivement, dans l'attente du commentaire.

— Je crois que tu l'as mangé trop vite. Tu es trop gourmande Louise.

Rob se précipite sur son fils pour récupérer le pot.

La musique aléatoire s'arrête, la tablette de Louise bippe qu'elle n'est plus en charge, la lampe de la hotte que j'avais oubliée s'éteint. Miké pousse un souffle de

soulagement.

— Cool. Panne de secteur ? Plus de musique bizarre ?

— Pas besoin d'électricité. Il va faire jour jusque demain matin. Quelqu'un veut une infusion ?

Je débarrasse la table du repas avec mes potes. Lave-vaisselle manuel. L'eau du chauffe-eau solaire est à 80 °C. Difficile de faire une tisane avec de l'eau tiède.

— Bière ?

Tout le monde approuve l'option bière.

— Louise et Miké, vous ne vous voulez pas aller voir pourquoi le système automatique n'a pas basculé sur les batteries ? Emmanuelle m'a installé une usine à gaz super high-tech pour pallier les pannes de secteur... et là, apparemment ça ne pallie rien du tout.

— Surtout que ça t'a coûté la peau de la chatte !

Tout le monde regarde Miké d'un air interrogateur.

— Ben ça remplace la peau des couilles.

— Tu sais que t'es prêt pour faire partie des Femens, manque juste une paire de seins.

Je tente de reprendre les choses en main.

— On va dire peau des fesses. Au lieu de dire des conneries, allez voir en bas pourquoi tout est en carafe.

Louise essaye de me rassurer.

— Arianne, dans un quart d'heure le courant sera rétabli.

— Ou pas....